





Organe de la Société des Poupées — Paris



Marcelle me prenait.

AVANT ET APRÈS

Autrefois, je n'aurais pas eu un seul instant pour écrire mes mémoires. Marcelle ne me quittait pas et, à moins de me relever la nuit comme certaines poupées de ma connaissance qui rédigent leurs impressions à la lueur d'une bougie, je n'aurais pu trouver le moyen de m'isoler.

Réveillée dès l'aube, Marcelle me prenait dans son dodo et elle avait pour moi une sollicitude qui ne se démentait jamais. J'assistais à sa toilette, le matin, puis à son petit déjeuner. Quand elle était prête, elle avait une heure pour s'occuper de moi. J'étais lavée, coiffée, pomponnée, habillée chaque jour d'une robe nouvelle, suivant la température et les visites que nous devions faire dans la journée.

Ensuite, arrivait Mademoiselle, une aimable personne dont je ne sais pas le nom,

car on ne l'appelait jamais autrement que Mademoiselle. Mademoiselle était chargée d'initier Marcelle aux bizarreries de la langue française et aux mystères de l'arithmétique.

J'assistais à toutes les leçons, sagement étendue sur le lit de Marcelle qui travaillait dans sa chambre et, autant que j'ai pu en juger, Mademoiselle s'acquittait à merveille de la tâche qui lui incombait.

A onze heures et demie tapant, Mademoiselle, Marcelle et moi partions pour une petite promenade et nous ne rentrions qu'à l'heure du déjeuner, qui avait lieu très tard à cause de bon papa. Un monsieur très occupé, ce bon papa, et qui arrivait toujours quand on ne l'attendait plus! C'est grand'mère qui était en colère! mais elle ne le laissait pas voir.

L'après-midi, Marcelle se promenait avec Miss Pencil, une Anglaise qui devait lui parler continuellement dans sa langue maternelle et qui ne comprenait pas un mot de français. Elle m'emmenait toujours et, quand elle était excédée par le bavardage de Miss Pencil, dont la langue tournait comme les ailes d'un moulin, elle me glissait à l'oreille, en français naturellement :

— Ce qu'elle est assommante, hein?

Et Miss Pencil répliquait aussitôt :

— Marcelle, vous devez parler en anglais à votre poupée.

Rentrée à la maison, Marcelle me faisait dîner, me déshabillait, me couchait, me berçait quelques instants et je partais bien vite pour le pays des songes.

Toutes les journées ressemblaient à celles que je viens de décrire. Jamais un nuage entre maman et moi. J'étais la plus heureuse des poupées, et mes amies, qui n'étaient pas aussi gâtées, me jalouaient un peu.

Tout changea le jour de la naissance de mon oncle François, il y a de cela six mois. Quand une poupée vivante arrive dans une maison, les poupées de carton en sortent! J'en ai fait la triste expérience, mais je n'en suis pas aigrie et je n'en veux ni à Marcelle, ni à François. Il est si gentil.

Ses yeux sont grands et bleus comme le ciel. Ses joues sont rondes et roses comme des pommes. Sa bouche est petite et rouge comme une fleur. Ses cheveux poussent blonds comme les blés. Voilà tout François!

Marcelle fut immédiatement conquise par ce petit frère qui tombait



J'assistais à toutes les leçons.

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

PELOTE BRODÉE

Fournitures jointes à ce numéro : Satin dessiné, fil d'or, paillettes.

Je pense que mes petites amies seront contentes de Cousine Claire, cette fois, lorsqu'elles trouveront dans leur journal de ce mois cette ravissante pelote que toutes pourront exécuter sans difficulté.

Je l'ai choisie tout exprès pour que toutes mes petites élèves, les très habiles et les novices, soient

lement contournées avec ce fil d'or. Puis, là où se trouvent des petits points, vous les couvrirez d'une paillette retenue par deux points lancés.

Demandez à votre maman un petit morceau de satin, coupez-le de la forme de votre broderie, puis réunissez ces deux cercles de tissu à l'aide d'une



tentées de la faire. Et vous verrez, mes chéries, combien cette fine broderie d'or est jolie et délicate sur ce fond de satin. Ce qu'il vous faudra, par exemple, c'est un peu de patience, car ce travail demande à être fait bien régulièrement pour conserver tout son cachet.

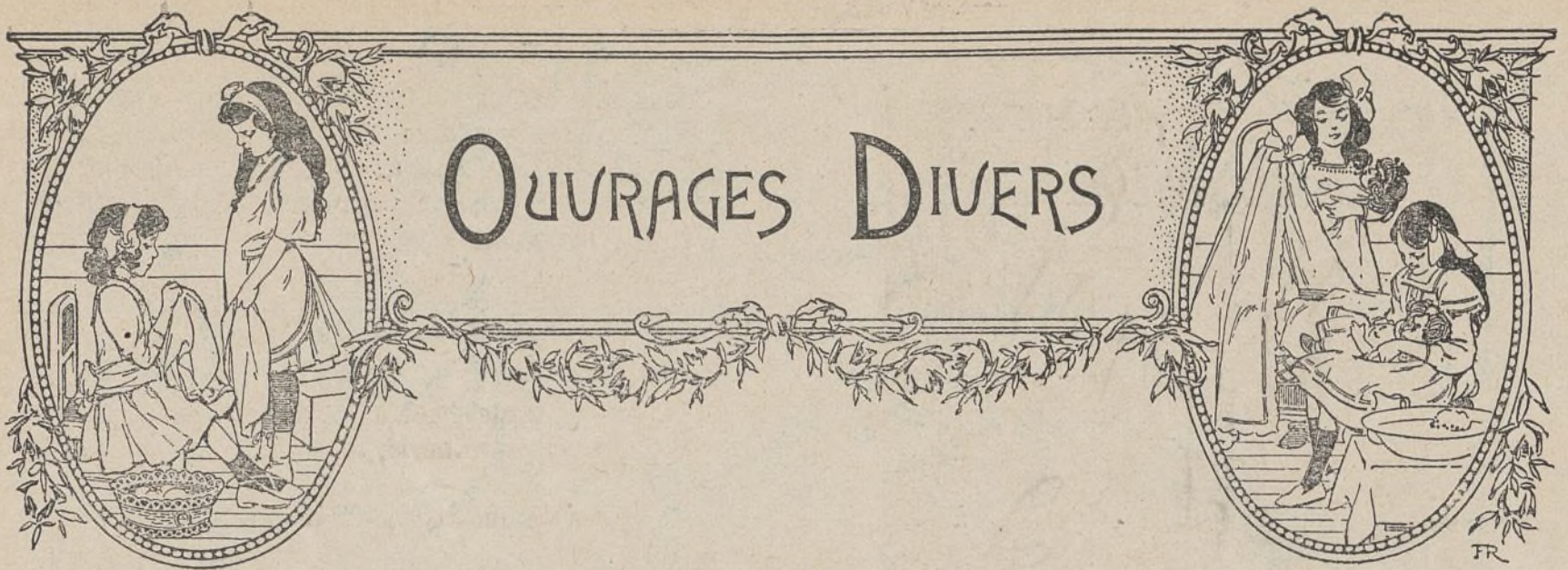
Partout où vous verrez des lignes ondulées, vous coudrez sur le tracé, à l'aide de tout petits points, le fil d'or que vous trouverez dans les fournitures que je vous envoie. Les petites fleurettes sont éga-

petite bande de tissu de même teinte que le dessous et ayant 3 centimètres de haut. Dans l'intérieur de cette sorte d'enveloppe, glissez une autre pelote en doublure. Remplissez de capok, fermez la partie restée libre pour permettre le remplissage et garnissez d'une petite corde d'or cousue sur les coutures du dessus et du dessous.

Cousine CLAIRE.

Doublure et garniture : 1 fr. 25.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).



— Bonjour, mes chéries, avez-vous bien travaillé?
 — Oui, tante, mais nous n'avons pas beaucoup brodé.
 — Et qu'avez-vous fait?
 — Tante, nous avons commencé à tricoter pour les soldats, pour ne pas être en retard.
 — C'est très bien, mes chères petites, et votre vieille tante ne saurait vous gronder, vous êtes de bons petits cœurs.

elle n'a pas beaucoup de temps en ce moment.
 — Alors, montre vite.
 — Voilà, petites impatientes! Voici d'abord un gentil cadre.

Cadre à trois vues.

— Ah! il est pour nous?
 — Oui, Germaine, si tu le désires.

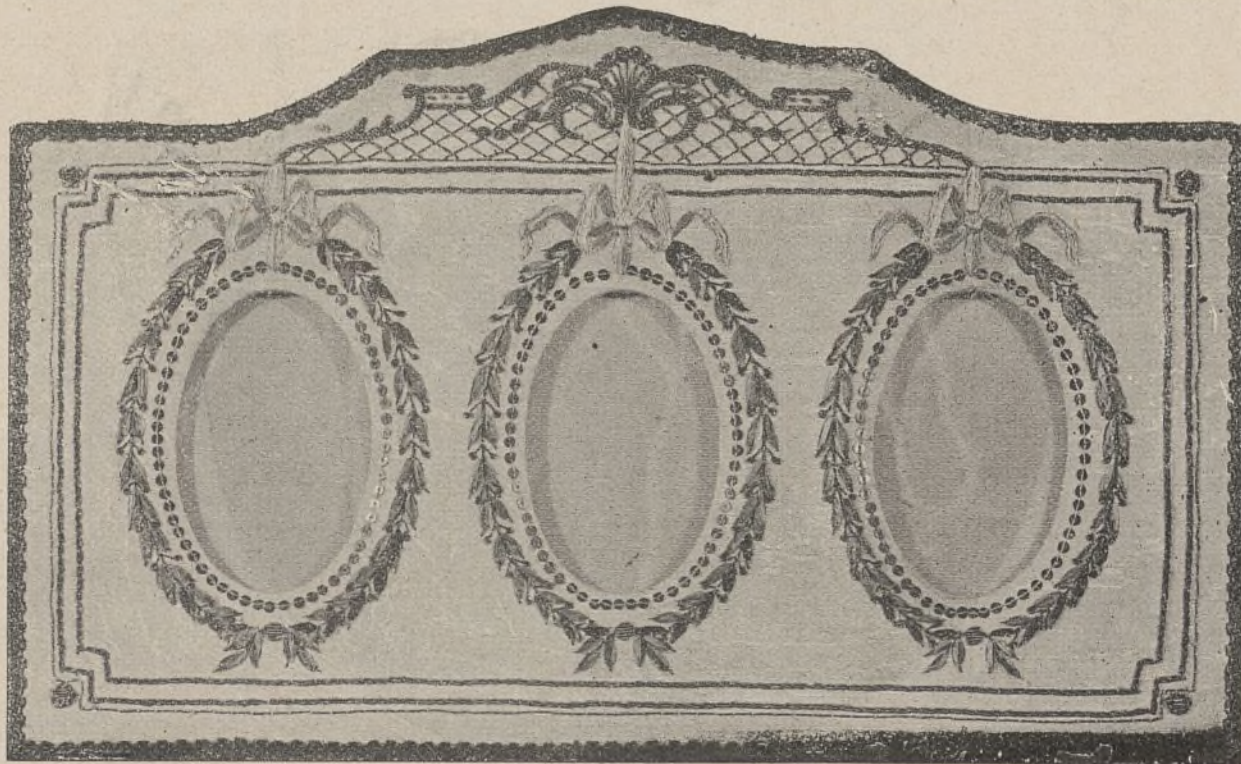


Fig. 1. — Cadre à trois vues.
 Planche n° 1. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75.

— Seulement aujourd'hui, tante, nous sommes venues te demander si tu n'as pas quelques bonnes idées pour faire de petits bibelots pour nos petites amies. Tu sais, tante, de ces petits bibelots comme tu sais nous en trouver chaque année.
 — J'en ai préparé quelques-uns en effet, mais ma collection n'est pas encore très grosse; la prochaine fois que vous viendrez, je vous montrerai d'autres jolies petites choses.
 — Oh! tu n'as rien à nous montrer aujourd'hui?
 — Mais si, mes petites, mais je n'ai pas beaucoup de choses, car tante Patience aussi tricote, et

— Il me semble que je saurais faire ce travail, ne crois-tu pas, tante?
 — Si tu as besoin de conseils, tu viendras me trouver, et de cette façon tout ira bien. Mais je suis certaine qu'avec un peu d'attention tu en viendras à bout.
 Pour ce cadre, tu pourras choisir entre le satin vieux bleu et la moire.
 Chacune des vues est encadrée tout d'abord par une rangée de paillettes, puis par une couronne de laurier, dont chaque feuille est formée par un ruban rococo vert. Pour que ce soit joli, il faudra employer



Fig. 2. — Couvre-livre.
Planche n° 2. Dessiné et échantillonné avec
fournitures : 3 fr. 75. Doublure : 1 franc.

au moins deux tons de vert, et aussi un rococo vert et rouge. Tu disposeras le ton le plus clair dans le haut de la couronne, le moyen à la suite, et, enfin, le vert et rouge vers le bas de cette couronne. Les nœuds auxquels sont accrochées les couronnes sont couverts d'un ruban rococo vieux bleu, cousu sur le tracé à tout petits points. Enfin, ornements et encadrement seront couverts de fil d'or maintenus également à petits points transversaux.

Couvre-livre.

— Il est joli ce dessin, tante, c'est toi qui l'as composé ?

— Non, Christiane, je me suis contentée de le copier d'un document que j'ai vu un jour au musée Carnavalet.

Pour le reproduire, tu choisiras de la moire ivoire, il en faudra un morceau de 50 sur 25. Plions cette bande en deux ; puis, sur une des faces, reportons le dessin de la planche. Tout le quadrillé est couvert de fils d'or, maintenus par de petits points transversaux. Il s'agit de les tendre bien correctement afin que les lignes soient bien droites. Le motif intérieur est limité par un petit ruban d'or, cousu à plat et recouvert régulièrement de petites paillettes d'or. Les motifs en forme d'éventail qui se trouvent contre cette ligne sont formés d'un entrecroisement de fils d'or et points de nœud.

Le motif central est fait de même, et le tracé indique parfaitement la marche à suivre. La broderie terminée, il faudra la doubler et replier les extrémités sur 3 ou 4 centimètres, afin de pouvoir y glisser la couverture du livre.

Serviette d'enfant.

— Sais-tu, tante, que j'ai un petit filleul ?

— Mais non, ma chérie, tu ne m'avais pas appris cela.

— Il est vrai que ce n'est pas vieux ; il y a trois semaines.

— Et je suppose que tu veux travailler à son intention, et que cette nouvelle est le prélude d'une demande.

— Oui, c'est vrai, tante, tu devines tout !

— Est-il gentil au moins ce filleul ?

— Oh ! oui, tante, tout plein gentil ; il s'appelle Jean.

— Qu'allons-nous faire pour Jean, alors ? Que penserais-tu de cette gentille serviette à bouillie ?



Fig. 3. — Serviette d'enfant.
Planche n° 2. Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 3 fr. 75.
Picot : 0 fr. 60 le mètre.

— Mais je pense qu'elle est très amusante et que je pourrais déjà faire ce petit ouvrage. C'est sur toile, n'est-ce pas, que je dois la faire?

— Oui, sur toile écrue, de préférence en toile écrue qui est moins salissante et sur laquelle la broderie de couleur sera de meilleur effet.

La petite scène représente le *Loup et l'agneau*, et s'exécute entièrement au point à la croix. Le loup est fait avec un ton de simili plat marron; l'agneau, avec un seul ton beige très pâle. Les pattes des deux animaux sont faites en noir. L'arbre est marron, de même ton que le loup; les feuilles

petites lectrices, lorsque je le peux, voici donc les petits tabliers désirés.

Le premier est à manches courtes; il se compose d'un empiècement ajouré par un entre-deux, et dont l'encolure carrée est bordée d'un mat.

Les manches, qui sont plutôt de petits volants, sont bordées d'un ourlet surmonté d'un entre-deux.

A la taille, une petite ceinture soutachée, agrémentée de deux fausses poches. Sous l'entre-deux, petite broderie de soutache.

Le second est à manches longues montées raglan. Le devant est garni d'un groupe de fins plis lingerie,



Fig. 4. — Tabliers pour fillettes de 10 à 12 ans. Patrons : 1 franc pièce.

sont faites, toujours au point de croix, en vert. Dans le haut de la composition, à droite, on aperçoit un petit oiseau qui vole; il est fait en bleu ancien pour les ailes, gris pour la tête.

Le terrain est simulé par des lignes couvertes au point à la croix en vert.

Maintenant, il ne s'agit plus que de garnir la serviette; pour cela, il faut coudre tout autour, ainsi qu'au bord de l'encolure, un picot de fil.

Tabliers de fillettes.

Une de mes petites amies m'a demandé, de la part de sa maman, des modèles de tabliers de fillettes. Comme je désire toujours faire plaisir à mes

puis de deux plis ronds, sur lesquels sont brodés des motifs au plumetis.

Ces manches sont garnies d'un revers brodé, bordé de dentelle.

A la taille, la ceinture passe sous les plis et se noue derrière en un large nœud. L'encolure est garnie de dentelle.

Le troisième modèle est plus fantaisie et s'exécute en petit linon imprimé. La bavette et le tablier sont en une seule pièce. Le bas est garni d'un volant bordé de dentelle et monté à fronces sur un entre-deux.

L'encolure est formée d'un entre-deux bordé d'un mat. Le jockey est monté au bord opposé de l'encolure.

Ce jockey est également bordé de dentelle.

Coussin en broderie blanche.

— Tu as un bien joli coussin, là, tante, est-ce pour nous ?

— Si tu le veux, ma chère petite, il n'est pas difficile à broder et, s'il te tente, rien n'est plus facile que d'en faire un semblable.

brides; tous les autres motifs sont faits à l'anglaise simple.

La broderie terminée, tu la monteras en taie, comme je vous l'ai déjà indiqué d'autres fois; puis, tu coudras tout autour une dentelle de fil.

— Que faudra-t-il mettre à l'intérieur ?

— Pour l'intérieur, tu te procureras deux morceaux de satin de la couleur que tu préféreras.

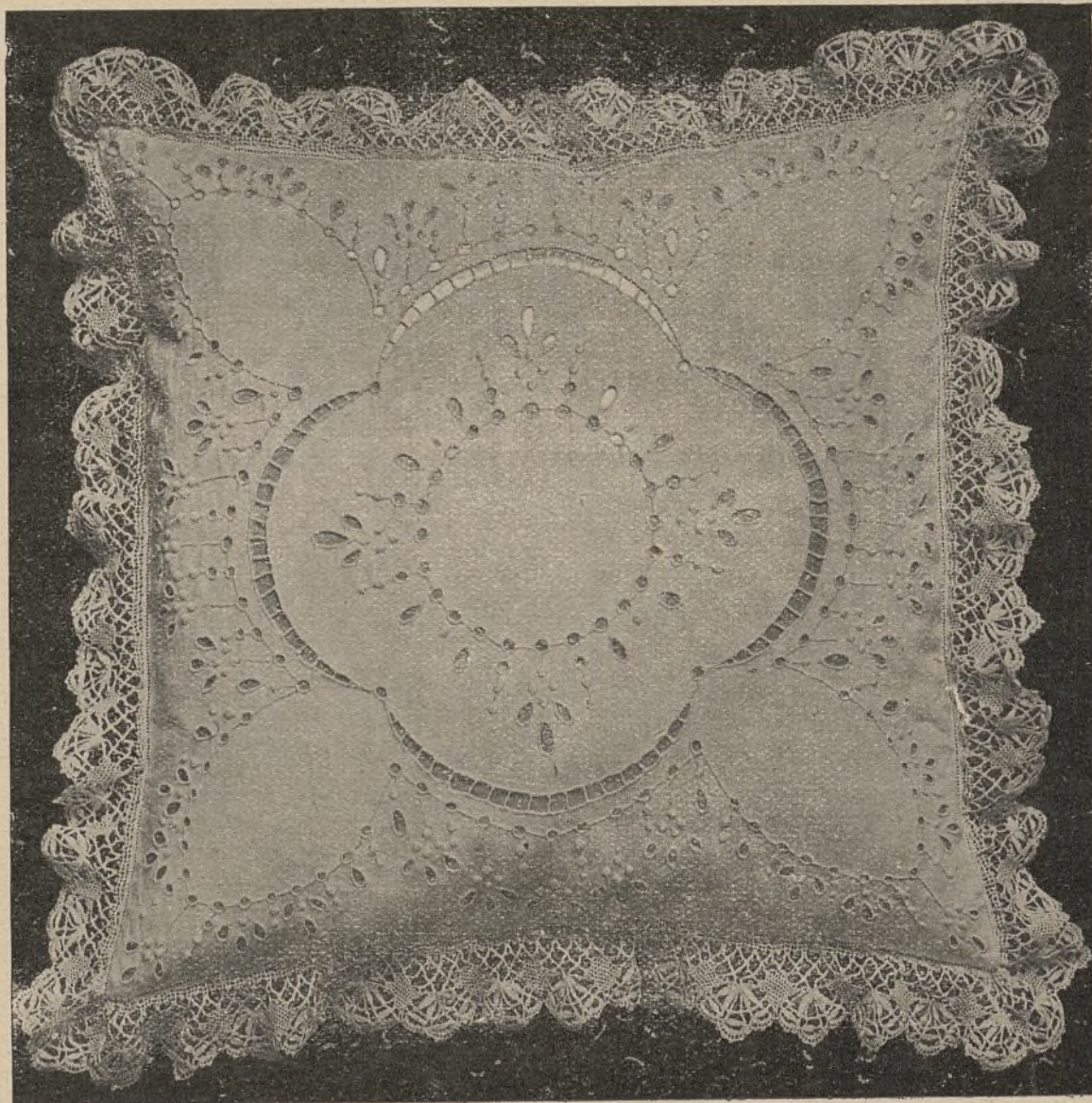


Fig. 5. — Coussin lingerie.

Dessin sur papier : 0 fr. 75. Dessiné avec coton et dos sur toile : 6 fr. 75.

Transparent : 3 fr. 25. Dentelle : 2 fr. 75 le mètre, dessin approchant.

— Oui, j'aimerais bien le faire, et, si tu veux m'aider, tante, je serai bien contente de le faire.

— Mettons-nous donc à l'œuvre. Il te faudra, tout d'abord, un morceau de toile blanche de 50 centimètres de côté, sur lequel nous allons dessiner ces légers motifs. Celui de ces motifs qui dessine, au centre, une sorte de médaillon, est formé par une double ligne ajourée à l'anglaise à

— Je choisirai du vieil or, parce que maman aime bien cette teinte.

— Si tu veux, ma chérie; d'ailleurs, ce sera très joli.

Avec ces deux carrés de satin qui seront un peu moins grand que le tissu brodé, tu feras une enveloppe que tu bourreras ensuite de capok; cette enveloppe préparée, tu la glisseras dans l'enveloppe brodée.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

PANTALON DE FILLETTE

Le mois dernier, je vous ai promis de vous donner le patron du pantalon, c'est donc celui-ci que je vous donne cette fois.

— Comme il paraît petit, ton patron !

— Oui, ma chérie ; mais il n'est pas entier tel que tu le vois, et les crans que tu vois ici marquent la partie du devant, tandis que celle que représente le papier est la partie dos.

Il faut donc commencer par poser ce patron sur un morceau de papier, d'en suivre bien exactement les contours, partout où il n'y a pas de crans, et de marquer ensuite la ligne indiquée par les crans. On coupe autour de ce tracé, et on obtient la seconde partie du patron. Ceci fait, on réunit la partie dos à la partie devant, dans le bas, en collant les deux papiers de façon à avoir une seule pièce. Mais ceci ne sera encore que la moitié du patron complet. Il faudra donc poser la partie droite contre le pli du tissu ; ainsi, quand on ouvrira le tissu, le pantalon sera coupé en entier.

Il s'agit maintenant de faire les coutures de côté ; celles-ci seront des coutures rabattues. Il faut aussi

couper les ceintures : celle du devant se compose d'une bande de tissu droit fil, mesurant 36 centimètres de long et 8 centimètres de large. Cette bande est pliée en deux, elle est cousue à points

devant sur l'endroit et rabattue à l'envers à points de côté. La ceinture dos se compose d'une bande droit fil également, ayant la même dimension et montée de même.

Sur le côté, aux fentes de fermeture, il faut fixer une bande de tissu appelée « poche » ; cette poche mesure 18 centimètres de long et 6 centimètres de large, elle est également pliée en deux, puis elle est montée comme les ceintures, et piquée dessus ensuite ; on l'arrête par une piqure. Ces poches doivent être montées avant les ceintures.

Chaque jambe est ensuite garnie d'un petit volant très légèrement froncé, bordé d'une dentelle et monté sur un jour échelle.

Pour chaque volant, il vous faudra une petite bande de 5 centimètres de large, et ayant comme longueur deux fois la largeur de la jambe.





LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)



10 octobre. — Nous voilà à Paris ! Cela nous a fait un peu de peine de quitter Saint-Marc, car nous y avons passé de bien bonnes vacances ; mais dans la vie, comme dit grand'mère, on ne peut pas toujours songer à s'amuser. La nuit de notre départ, nous avons été réveillés par des coups de canon, tirés d'un fort qui était tout près de notre villa. Cela a fait tellement trembler la maison que toutes les cartes postales accrochées à ma glace sont tombées par terre. J'aime beaucoup les cartes postales, j'en fais collection. Naturellement, nous nous levons tous, car on avait raconté quelques jours auparavant qu'un sous-marin allemand avait torpillé un navire dans les parages de Belle-Isle, et ce n'est pas loin de Saint-Marc.

— Sûrement, ce sont encore les Boches qui font des leurs, criait Paul-André à tue-tête, en descendant l'escalier. Et nous voilà partis sur la plage. Le pays était en rumeur. Presque tout le monde était en costume de nuit sous de grands manteaux ; comme il faisait clair de lune, on voyait très bien la mer et chacun croyait y découvrir le bateau allemand. Mais comme les coups de canon ne recommençaient pas et qu'il ne faisait pas très chaud, nous sommes rentrés très désappointés, car nous espérions bien assister à une bataille navale.

Le lendemain, Paul-André vient me dire :

— Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant d'histoire avec ces coups de canon, il paraît qu'on a tiré simplement à blanc, c'est-à-dire sans boulet, sur un bateau qui ne voulait pas déclarer sa cargaison.

Et nous sommes partis. A Saint-Nazaire, nous avons vu des prisonniers boches qui travaillaient dans des wagons de charbon. Ils étaient tout noirs, comme de vrais diables, et avaient l'air furieux qu'on les regarde. Puis nous avons aperçu le grand bateau *La Champagne*, qui a coulé dans la baie. On le distinguait comme coupé en deux, avec ses hautes cheminées qui sortaient de l'eau.

Comme nous descendions à la gare de Saint-P...

des C... où nous devions attendre le train qui devait nous ramener au quai d'Orsay, tout à coup, sur l'autre quai, arrive un convoi de blessés. Ils venaient tout droit de la Champagne, où l'on s'est beaucoup battu à la fin de septembre, et où nous avons remporté une grande victoire. Vite, Paul-André et moi nous demandons à maman la permission de traverser la voie avec Mademoiselle, et nous voilà parmi



Je ne veux pas que tu me quittes.

les blessés. Jamais je n'oublierai ce que j'ai vu. Tous les pauvres soldats qui étaient dans ce train étaient couverts d'une boue blanche, comme de la farine, car il paraît que là-bas les tranchées sont creusées dans de la craie ; leurs capotes bleues apparaissaient par places, et comme ils étaient blessés cela faisait des couleurs bleues, blanches et rouges, et ils avaient l'air d'être des drapeaux tricolores qui marchaient. Tous avaient le petit casque qui protège bien mieux que le képi. Il y en avait un qui avait reçu dans le dos un grand coup de sabre qui lui avait déchiré ses habits et aussi son épaule, et il tenait le tout ramené par une ficelle, en attendant qu'on le soigne. D'autres

l'avaient leurs blessures à la fontaine. Tous disaient que la bataille avait été magnifique, qu'on avait fait beaucoup, beaucoup de prisonniers, et que sûrement dans pas longtemps nous aurions la victoire. Puis voilà que nous voyons arriver un autre train. La locomotive était couverte de drapeaux et de feuillage, et tous les wagons étaient décorés de fleurs et de banderolles où était écrit : *retour d'exil* ! C'était les grands blessés qui revenaient d'Allemagne. Aussitôt nous courons leur parler, et ce qu'ils nous en ont raconté des choses et des choses ! Il y en a un qui m'a montré le pain qu'on leur donne à manger là-bas ; c'est noir, noir comme



Nous leur avons distribué des petits pains.

du charbon, et dur ! Et il paraît qu'il n'en ont pas tous les jours. Ils sont très malheureux. Quant à la nourriture ? Leur soupe se compose d'une eau grasse où nagent toutes sortes de choses qui ne sont guère appétissantes, comme des épluchures de pommes de terre, des trognons de pomme, du poisson cru qui n'est pas même vidé. C'est épouvantable comme goût et comme odeur, et quand ils refusent de manger cela, on les punit sévèrement. Mais les Français ne sont pas encore les prisonniers les plus à plaindre, ce sont les Russes et les Anglais. On les soumet à d'affreux traitements et beaucoup sont morts des coups qu'ils avaient reçus.

C'était touchant de voir combien tous ces pauvres

gens étaient heureux de revoir leur pays. Bien qu'il pleuvait et qu'il faisait très froid, ils disaient :

— Ah ! qu'il fait bon ici ! Ah ! que c'est beau la France !

Au loin, il y avait un petit moulin à vent, comme celui que nous avons visité à Saint-Marc, qui tournait, tournait... Et les soldats agitaient en l'air leurs képis en disant :

— Regardez les moulins à vent..., ils tournent, ils sont en train de moudre la belle farine blanche... Nous allons manger du pain blanc... et en Allemagne les Boches ne mangent plus que du pain noir !

Et sur le quai de la gare, on apportait des paniers remplis de petits pains tout chauds et tout dorés que nous leur avons distribués et qu'ils mangeaient en pleurant de joie.

Comme notre train allait arriver, nous avons dit adieu aux pauvres soldats qui allaient revoir leurs parents, leurs femmes et leurs enfants ! Les uns n'avaient plus de bras, les autres plus de jambes, mais ils n'y pensaient plus. Ils avaient sorti de leurs poches des photographies qu'ils regardaient en attendant de bientôt embrasser tous ceux qu'ils avaient quittés, voilà plus d'un an !

Et je suis sûre que leurs petits enfants, en les retrouvant, vont être aussi tellement heureux

que plus jamais ils ne seront méchants, ni menteurs, ni gourmands, ... qu'ils seront devenus pour toujours obéissants, et sages, et travailleurs, pour que leur papa soit bien, bien content, et ne les quitte plus jamais. Car je sais bien, moi, que si mon petit papa avait été blessé et fait prisonnier et avait été si longtemps malheureux, forcé de manger cette mauvaise soupe et ce pain dur, je ne saurais que faire pour l'aimer encore plus et le rendre heureux à son retour. C'est aussi l'avis de Paul-André, mais lui il ajoute que s'il était le petit garçon d'un de ces pauvres soldats il voudrait tout de suite partir à la guerre pour aller tuer tous ces méchants Boches qui ont fait tant de mal à ces

braves Français et qui sont si cruels pour les pauvres Russes et Anglais.

23 octobre. — Depuis que nous sommes à Paris, il y a eu deux événements importants : ma composition en narration française, où j'ai été première ! et le départ du gros chien d'Alice pour la guerre.

L'autre jour, au cours de M^{lle} Mécard, voilà ma petite compagne, Alice Leroy, qui arrive avec des yeux rouges et gonflés si fort qu'on voyait bien qu'elle avait dû pleurer. Nous pensions qu'elle avait été grondée et privée de dessert sans doute, ou bien peut-être que quelqu'un de sa famille avait été

aller ramasser les blessés sur le champ de bataille et leur porter les premiers secours. Il paraît que ces animaux, merveilleux d'instinct et de courage, rendent de très grands services. Les braves bêtes ne craignent ni les balles qui sifflent, ni les obus qui tombent tout près d'eux ; ils courent, ils flairent les taillis et les fourrés, et quand ils ont découvert un blessé ils aboyent très fort pour que les brancardiers viennent le relever. D'autres portent à leur cou une petite pharmacie ambulante qui permet à ceux qui sont tombés à l'écart, et que nul camarade ne peut secourir, de panser eux-mêmes leurs blessures. On emploie naturellement, de préférence,



Quand ils ont découvert un blessé...

blessé ; mais ce n'était rien de tout cela. La cause de son chagrin était impossible à deviner. Alice avait un beau chien, un terre-neuve magnifique, jo'i, joli, et intelligent, et bon, comme une vraie personne. Il s'appelait Médor. Il était très dévoué à ma petite compagne, et elle, elle l'aimait énormément. C'était elle qui lui donnait à manger, tous les jours, et Médor qui n'est pas aimable, ni obéissant avec tout le monde, avec Alice était doux comme un mouton. Tous les deux, ils faisaient des parties de cache-cache, et des sauts, et des courses folles. Un jour, dans le bassin du jardin de ses parents, Alice, quand elle était toute petite, avait failli se noyer et c'est Médor qui l'avait sauvée. C'était donc une vraie paire d'amis inséparables que le gros chien et la petite fille. Or, depuis la guerre, le papa d'Alice, qui est docteur, est parti dans une ambulance du du front. Et, là-bas, il emploie des chiens pour

des chiens vigoureux et forts qui peuvent, au besoin, aider un homme à marcher. Tous ont une croix rouge à leurs colliers, et ils sont dressés comme de vrais militaires, pour obéir aux commandements de leurs chefs, les médecins-majors.

Naturellement, le père d'Alice lui avait écrit tout cela, en lui demandant de lui envoyer Médor pour qu'il en fasse un chien sanitaire. Mais la pauvre petite s'était mise dans un tel désespoir qu'on ne lui avait plus parlé de cela. A l'idée de se séparer de son ami chéri, et en pensant que là-bas, à la guerre, il pourrait être tué, lui aussi, comme un soldat, le cœur d'Alice se gonflait de gros sanglots et elle entourait le cou de Médor en criant :

— Je ne veux pas que tu me quittes !

Cependant, tout au fond de sa petite âme, Alice n'était pas satisfaite d'elle-même. Elle se disait qu'elle était bien égoïste, peut-être, de ne pas vou-

loir donner son chien à l'ambulance de son papa, alors que toutes les dames amies de sa maman avaient bien donné leurs fils à leur patrie. Puis, un jour qu'elle était venue à l'hôpital de Passy, où sa tante est infirmière, elle vit tous ces pauvres soldats couchés dans leurs lits et l'un d'eux lui raconta qu'il devait la vie à un brave toutou qui était venu le découvrir au fond d'un trou où il était tombé évanoui. Sans ce bon chien, le pauvre jeune homme serait mort.

— Ah! s'écria-t-il, quelles nobles bêtes, et comme ils comprennent la belle tâche qu'ils accomplissent. Celui qui m'a déterré n'a pas cessé d'aboyer et de gémir jusqu'à ce qu'on soit venu à mon secours. Aussi on les aime, et on les fête, et on les gâte, et on se priverait plutôt soi-même que de ne pas leur donner à manger.

Le soir, rentrée dans sa petite chambre, Alice s'est installée à sa table d'écriture, et elle a tout de suite envoyé à son papa une lettre pour lui annoncer qu'elle voulait aussi que Médor fasse son devoir envers les blessés. Puis elle est descendue au jardin, et à quatre pattes, dans la niche de son ami, elle est allée l'embrasser bien, bien fort, en pleurant à chaudes larmes, tandis que la bonne bête lui léchait les pleurs qui coulaient sur sa face...

Voilà ce qu'a fait Alice. N'est-ce pas très bien de sa part? Je l'ai félicitée et aussi consolée en lui disant que lorsque Médor reviendra, il aura peut-être lui aussi gagné une belle médaille qu'il portera à son collier.

Après tout, pourquoi ne donnerait-on pas la croix, une croix spéciale, à ces braves animaux qui affrontent, eux aussi, les dangers de la bataille?

Voilà donc l'histoire du chien d'Alice. Maintenant voici celle de ma composition en narration française. Le sujet était : « Racontez le Loup et l'Agneau, en adaptant cette fable aux événements de la guerre actuelle. »

C'était bien facile. D'abord ça se devine tout de suite que le loup c'est le méchant empereur des Allemands, le nommé Guillaume, et l'agneau le gentil roi des Belges, Albert I^{er}. Celui-ci se promenait dans ses domaines, qui sont de jolis jardins, avec des fleurs et des prairies où coulent de petits ruisseaux clairs qui font : « glou, glou, glou ». Comme il avait soif, il se baissa vers le ruisseau pour boire tranquillement. Il était dans son jardin, personne n'avait rien à dire à cela. Mais voilà que tout à coup un loup survient

qui cherchait aventure,
Et que la faim dans ces lieux attirait!

J'ai remarqué que, dans les histoires, les loups surviennent toujours comme ça quand on ne les attend pas.

« Hou!..., hou! » fait le vilain loup, qui avait des oreilles pointues dessous un casque de boche et des dents pointues aussi sous sa moustache en crocs, relevée des deux côtés :

Qui te rend si hardi de troubler ce breuvage?

Dit cet animal plein de rage.

C'était tout simplement un prétexte pour entrer en conversation et avoir l'excuse de se mettre en colère. Car vraiment celui des deux qui avait le droit de se fâcher, c'était le roi Albert, le mouton, et il aurait pu dire au loup :

— Qui te rend si hardi d'entrer dans mon jardin?

Mais j'ai remarqué que les gens qui sont dans leur tort commencent toujours par crier après vous les premiers, sans doute pour empêcher qu'on crie après eux.

Naturellement le roi Albert, qui est la douceur même, répondit :

Sire, que Votre Majesté ne se mette pas en colère.

Mais plutôt, considérez que je me désaltère dans le courant de ce petit ruisseau qui coule dans ma propriété, et que cette eau est très loin de celle que vous pouvez boire en Allemagne, chez vous. Je ne puis donc troubler votre boisson.

— *Tu la troubles!* reprit cet animal cruel, qui se nomme Guillaume,

Et je sais que de moi, tu médis l'an passé.

Encore un mauvais prétexte qu'invente le Loup, pour avoir l'air de faire quelque chose qui est dans son droit. C'est de l'hypocrisie; et les Allemands sont des hypocrites. Ils prétendent, par exemple, que c'est les Russes et les Français qui ont voulu faire la guerre, quand au contraire, c'est eux qui ont commencé à nous tirer dessus.

Donc, l'Agneau continue à se défendre, mais naturellement le Loup trouve toujours de bonnes raisons, et sous prétexte de vengeance, il l'emporte au fond des forêts, pour le manger. Oui, c'est comme cela dans la fable, mais moi j'ai ajouté que dans la guerre actuelle, cela ne s'est point passé ainsi. Le méchant Guillaume le Loup n'a pas pu dévorer le roi Albert, parce que le berger est arrivé juste à temps avec un bâton... et, ce berger, il s'appelle le général Joffre!... Et voilà comme quoi, la raison du meilleur est souvent la plus forte...

HERCÉ.

(A suivre.)

SENLIS

Quand j'étais une petite fille comme vous, je fus emmenée, par une de mes tantes, à Senlis.

Vous savez, je pense, où est Senlis! C'est une coquette ville du département de l'Oise qui, par l'architecture de ses monuments, par sa cathédrale, par ses rues tortueuses bordées de vieilles maisons,

Oh! les escapades de mes oncles sur la Nonette! Les avais-je assez souvent entendu raconter? Au lieu de se rendre au collège, ces maudits garçons s'en allaient à la rivière, cette ravissante Nonette aux rives ombragées qui serpente à travers la ville en passant de temps en temps sous de vieux petits



Là, ils s'emparaient d'un bateau.

était avant la guerre une des plus curieuses de France.

Pour moi, enfant de huit ans, elle possédait un attrait irrésistible. Pensez que toute la jeunesse de ma mère, de mes oncles et de mes tantes, — mes grands-parents avaient eu douze enfants, — s'était écoulée dans un vieil hôtel du quartier de la Licorne, et que Senlis avait été le théâtre des exploits de toute cette jeunesse pleine d'entrain et quelque peu désobéissante!

ponts, comme pour s'amuser. Là, ils s'emparaient d'un bateau, et, en avant les avirons, on ne les revoyait plus de la journée!

Dame! le soir, ils étaient grondés, mis au pain sec et enfermés dans leur chambre. Mais, huit jours après, ils recommençaient. Mes tantes, elles, ne pouvaient courir la pretontaine comme leurs frères. La vieille Philomène, tous les matins, les conduisait au pensionnat des demoiselles Poitevin. Elle les amenait au coin de la rue, les regardait s'ache-

miner jusqu'au pensionnat, attendait qu'elles aient tiré la sonnette et que la grande porte verte se soit refermée lourdement; puis elle regagnait la maison, la conscience tranquille, tandis que Henriette, Flore et Julie combinaient dans la cour, avant d'entrer en classe, les mauvais tours qu'elles pourraient bien jouer à leurs camarades et à leurs maîtresses. Car

Ce « et tout, et tout, et tout » amusait prodigieusement tante Henriette qui me promit un beau jour, pour mon anniversaire, un pèlerinage à travers sa ville natale.

Il faut vous dire que, par suite des hasards de la vie, la famille s'était peu à peu dispersée. Les uns étaient venus vivre à Paris; les autres dans le Midi,



M. Odent, le maire.

il n'y avait pas de gamines plus espiègles que ces trois-là! Quand tante Henriette, beaucoup plus tard, me racontait ses souvenirs d'enfance, je ne manquais jamais de lui dire :

— Oh! que je voudrais aller à Senlis, tante! Que je voudrais connaître la Nonette, le pensionnat des demoiselles Poitevin, le pâtissier chez lequel vous mangiez de si bons gâteaux, le dimanche, à la sortie de la messe, le vieil hôtel du quartier de la Licorne, le collège Saint-Vincent, et tout, et tout, et tout!

un de mes oncles s'était fixé à Rennes, une de mes tantes avait suivi son mari à l'étranger. Bre', dans la vieille demeure familiale, il n'était plus resté que ma grand'mère. Et la pauvre chère vieille femme n'avait pas tardé à rejoindre, au cimetière, mon grand-père qu'une maladie de cœur avait brusquement emporté quelques années auparavant. Alors, il avait fallu vendre l'hôtel que personne ne pouvait plus venir habiter et renoncer aux voyages à Senlis...

Je me rappelle encore mon émotion en lisant sur

la façade de la gare, au saut du train, le nom de Senlis, — il me semblait qu'il était écrit en lettres d'or! — et mes étonnements à chacun des souvenirs que les moindres pierres éveillaient dans l'âme de tante Henriette! Rien n'était comme je l'avais imaginé, mais je ne songeais pas à m'en plaindre tant j'étais heureuse de notre petite escapade.

Ce voyage fait à neuf ans, en compagnie de tante Henriette et qui devait me laisser une impression si délicieuse, je l'ai refait le mois dernier, toute seule. Hélas! entre temps, les Allemands avaient occupé la ville, et Dieu sait ce qu'ils avaient fait de la calme petite cité.

C'est le 2 septembre 1914 qu'ils pénétrèrent dans les faubourgs de Senlis. Les habitants, sachant qu'il n'y avait ni remparts, ni forts pour les défendre, pensaient bien être traités avec égards, comme ils se trompaient!

Les premiers soldats du kaiser se contentèrent de demander à boire et à manger, sur un ton qui, évidemment, aurait pu être plus gracieux. Mais les vainqueurs de cette heure-là se croyaient tout permis. Ils enfonçaient les portes, brisaient les vitres des fenêtres pour forcer les Senlisiens à sortir de chez eux.

L'intention de l'armée allemande n'était pas de rester longtemps à Senlis. Une cinquantaine de kilomètres seulement la séparait de Paris et elle comptait bien franchir cette distance le plus rapidement possible, en quelques heures! Mais elle avait calculé sans l'armée française.

Tandis que les Boches s'acheminaient le long de la route de notre capitale, qui prend à travers Senlis le nom de rue de la République, les soldats français se préparaient à les recevoir à la sortie de la ville. Les couplets du *Wacht am Rhein*, chantée à tue-tête par la horde des barbares, furent interrompus par des coups de fusil.

— Les Français! Les Français! hurlèrent les chefs pour rallier leurs hommes qui, déjà, se repliaient vers le centre de la ville.

Les Français arrivaient, en effet. Une bataille acharnée s'engagea dans la rue de la République. Elle dura jusqu'au soir et plus de trois mille Prussiens y périrent. Les malheureux habitants devaient payer cher cette résistance des nôtres.

Le général allemand donna l'ordre de lui amener le maire de Senlis; M. Odent fut arrêté, insulté, frappé et mis en présence de l'officier supérieur.

— Vous avez organisé un guet-apens, lui dit ce dernier, vous paierez cette audace de votre vie.

— Je vous donne ma parole d'honneur que j'ignorais tout du combat qui vient d'avoir lieu, répliqua M. Odent.

— Des civils ont tiré sur mes soldats. Vous leur en aviez donné l'ordre.

— Je n'avais donné aucun ordre et vous affirmez qu'aucun civil n'a commis d'acte répréhensible envers aucun Allemand.

— Il suffit. Nous savons à quoi nous en tenir. Vous allez être fusillé.

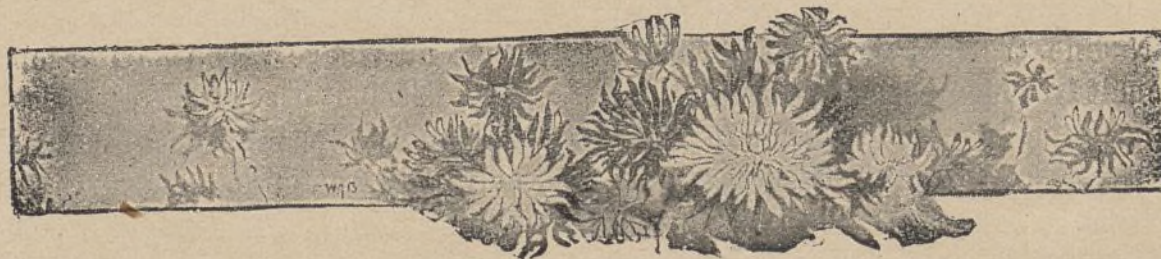
Il n'aurait servi à rien de vouloir se disculper. M. Odent conserva l'attitude courageuse qui seule convenait à un Français et tomba, le corps criblé de balles allemandes, sans proférer une plainte, espérant que son sacrifice apaiserait la soif de vengeance des boches et sauverait la population.

Mais les bandits ne s'en tinrent pas à ce seul crime. Ils fusillèrent tous les otages que, déjà pendant le combat, ils avaient placé en avant de leurs détachements, maltraitèrent les femmes, les enfants et mirent le feu aux quatre coins de la ville. Les maisons qui ne brûlaient pas assez vite étaient aspergées de pétrole et les torches, aux mains des incendiaires, faisaient ensuite leur œuvre.

Ce régime affreux dura jusqu'au 8 septembre, jour où notre belle victoire sur la Marne obligea les hordes germaniques à rebrousser chemin.

Senlis n'était plus qu'un amas de ruines fumantes.

Toutes les maisons du quartier de la Licorne avaient été incendiées. Je retrouvai seulement les quatre murs de la vieille demeure qui avait vu grandir mes oncles et mes tantes; le collège où mes oncles avaient passé leur enfance était détruit; détruit aussi le pensionnat des demoiselles Poitevin; détruit le pâtissier où tante Henriette m'avait conduite à mon tour; détruit l'hôtel où s'étaient célébrés tous les repas de baptêmes et de fiançailles, détruite la gare... Seule, la cathédrale dressait encore sa flèche élégante, à peine entamée par quelques obus.



« ELLE RETROUVERA SON PAPA A LA MAISON BLANCHE »

Elle n'était ni bavarde, ni bruyante comme les autres petites filles, ses cris d'enfant n'emplissaient pas les allées du jardin; elle faisait peu de bruit : on l'entendait à peine. De longues heures, elle restait les yeux perdus dans l'espace, épiant le vol des oiseaux,

disant : « Cette petite est sotte ! » D'autres, plus avisés, regardaient l'enfant : « Pas tant que cela », rectifiaient-ils.

« Princesse lointaine, » l'avait surnommée sa grand'mère.



Prit sa poupée et partit !

la danse des libellules aux rayons du soleil, ou regardait pousser les fleurs et croître les brins d'herbe.

On l'appelait Nadine. C'est un nom étrange, n'est-ce pas ? Il convenait très bien cependant à ses yeux tout clairs, à ses cheveux blonds, frisés comme ceux d'une poupée neuve, à sa petite bouche rose, à toute sa gracieuse personne mince et irréelle.

Souvent Nadine oubliait de répondre à ceux qui lui parlaient; aussi, les gens graves hochaient la tête

« Princesse lointaine », ou pour mieux dire Nadine, vivait dans une vaste maison à la campagne dans un village voisin de l'Argonne. Autour d'elle grandissaient des petits frères, des petites sœurs; ils ne jouaient pas beaucoup avec elle, parce qu'elle était trop tranquille pour eux.

Elles les aimait néanmoins, et plus encore son papa et sa maman. A ceux-ci, elle avait voué son vrai culte : ils réalisaient à son cœur timidement

aimant, ce qu'il y a de meilleur, de plus doux au monde.

Aussi, quand le papa de Nadine partit pour la guerre, — comme tous les papas de France, — ce fut pour la fillette un effondrement.

De ce jour, elle fit moins de bruit que jamais. Tandis que Lotte, Boye et Jo, ses frères et sœur poussaient des : « Hourra ! » au passage des régiments en marche ou des lourds camions qui faisaient trembler le sol, Nadine, la tête appuyée sur sa main, de sa voix grêle et douce, chantonnait lentement :

« La petite fille retrouvera son papa à la maison blanche!... à la maison blanche!... »

— Princesse lointaine, que chantes-tu là? lui criaient ses frères.

Et, rieurs, ils s'enfuyaient, telle une bande de moineaux en maraude.

Ce qu'elle chantait? Elle ne savait elle-même. Ce qu'elle chantait? C'était son rêve d'aller vers l'absent, loin, bien loin du bruit de la guerre, en une blanche et paisible demeure.

Alors, elle adossait son petit fauteuil à celui de maman.

— Papa est en Artois, disait celle-ci.

Mais l'Artois était une province lointaine que Nadine ignorait.

— Il avance vers Souchez!

L'enfant répétait tout bas ce nom inconnu qui ne lui disait rien.

Un soir, maman s'écria :

— Oh! papa est près de nous, à quelques kilomètres de V.-le-C.

Oh! oui, c'était tout près : un bout de forêt à traverser; Nadine le savait, car sa marraine habitait là.

De ce moment, la fillette sembla se réveiller. Elle s'éveilla si bien qu'un beau matin elle fit un petit paquet, — oh! très petit, — prit sa poupée sur son bras, ouvrit la porte de la grille et partit.

— Maman dort encore, Sillette, dit-elle à sa poupée. Elle est tranquille ici avec Lotte, Boye, Jo et Laudy; vite, allons voir papa. Ce que maman sera contente d'avoir de ses nouvelles, ce soir ou demain! Marraine nous aidera à le trouver, et peut-être pourrons-nous le ramener! Je t'emmène, Sillette, car tu es gentille et je t'aime.

Sillette ne pouvait répondre. Ah! si sa langue de poupée avait pu se délier! Avec quelle volubilité elle aurait conseillé à Nadine de ne pas courir les grandes routes en temps de guerre, mais de rester blottie dans les jupes de maman à la Renardière.

Car Nadine n'avait aucune idée de ce qu'est une guerre. Parfois elle avait vu des grands garçons du village s'élancer, furieux, l'un contre l'autre et se

relever meurtris ou même ensanglantés. Ce devait être ainsi avec ces méchants Boches; seulement on avait des fusils, des canons, comme ceux dont elle entendait, la nuit, tonner la grosse voix.

Son cœur se serrait à la pensée de papa; elle pressa le pas pour arriver plus vite.

Il faisait un temps radieux : l'atmosphère était légère, le ciel bleu; dans les champs, les perdrix se levaient, voletaient, jetaient un cri léger dans l'espace et se cachaient à nouveau dans la luzerne. Obliquant à droite, Nadine prit un sentier qui menait à la forêt.

Cette forêt, elle la connaît de tout temps; elle n'a peur ni de la chanson du vent dans les branches, ni des mille bruits imperceptibles d'insectes qui font les bois vivants et mystérieux.

Elle trouvera, dès l'entrée, la demeure du garde forestier, le mari de sa nourrice, et sa petite sœur de lait, et Jean, ce grand garçon qui lui montre à tresser les joncs, à couper des sifflets au bois des saules et des pipes aux glands des chênes.

Aussi bat-elle des mains dès qu'elle aperçoit le pavillon. A ce signal, une fillette de son âge, aux yeux malins, surgit derrière un groseiller, traverse le modeste potager et vient, sans façons, se jeter dans les bras de la voyageuse :

— Quel bonheur! Nadine, vous déjeunerez avec nous et nous jouerons toute la journée!

En même temps, sur le pas de la porte, Jean, un robuste garçon de quatorze ans, s'écrie gaiement :

— Mam'zelle Nadine, quel bon vent vous amène?

— Merci, Jean! Merci, Georgette! Où est ma nourrice?

— Dame! Maman conduit la vache au pré. Depuis que le père est sans cesse de service en forêt, il y a rudement d'ouvrage!

Pourquoi Nadine est-elle bien aise de l'absence de sa nourrice? Peut-être celle-ci l'aurait-elle grondée? ramenée à la maison? Peut-on savoir?

— Bien volontiers je déjeunerais avec vous; mais après, je pars; je suis pressée.

Et, avec un peu d'hésitation, elle ajoute :

— Je vais chercher papa.

Jean ouvre de grands yeux, et tandis que Georgette apporte sur la table la miche de pain, les tasses et le lait chaud :

— Chercher votre papa? C'est pas possible! N'est-il pas à la guerre?

— Nigaud! c'est justement parce qu'il y est que je vais le chercher! Il est tout près de V.-le-C... C'est tout près : la forêt à traverser, pas même tout entière!

— Comme vous y allez! C'est qu'elle est grande, la forêt! riposte Jean. J'en sais quelque chose, moi

qui accompagne le père dans ses tournées. Avec vos petites jambes, vous n'arriverez pas seulement à la Chalade!

— Que si, que si! fait Nadine, j'y ai déjà été!

— Mais la forêt est pleine de soldats, de cavaliers, de camions : les nôtres, de ce côté, s'entend, mais, plus loin, on ne vous laissera pas passer, tout à l'autre bout, il y a les Boches et les obus!

— Nos soldats ne me feront pas de mal, puisque je suis la petite fille d'un soldat et je te dis, Jean, que je ne vais pas à l'autre bout, mais chez ma marraine.

Jean secoue la tête, cette aventure lui déplaît, mais il sent qu'il ne vaincra pas la résistance qui s'abrite derrière ce petit front volontaire.

— Et votre maman? essaye Georgette.

— Elle sera bien contente si je ramène papa!

Le déjeuner est terminé, Nadine se lève, reprend sa poupée et son paquet.

Alors Jean pose sa main sur l'épaule de l'enfant :

— Mam'zelle Nadine, si vous partez, j'irai avec vous, je connais la forêt, je vous conduirai. Une petite demoiselle comme vous ne peut courir toute seule!

Et il ajoute :

— Et puis, j'ai envie de voir ces maudits Boches et de tirer dessus.

— Oh! Jean que tu es bon! s'écrie Nadine.

Et les larmes aux yeux :

— Je m'ennuie trop après papa!

Jean n'aime pas les phrases. Il détache du mur la vieille carabine que son père met entre ses mains quand ils vont en tournées, prend sa gourde, passe le feuillet en bandouillère et accroche tout au bout le petit paquet de Nadine.

Désignant la poupée :

— Laissez-la à Georgette : elle vous fatiguera.

— Laisser ma fille? Oh! non! Sillette vient avec moi!

Jean bourre ses poches de pain, d'un saucisson

qu'il décroche de l'âtre, de quelques œufs qu'il cuit hâtivement :

— En route! fait-il, à la grâce de Dieu!

Georgette serre Nadine dans ses bras :

— N'y allez pas! N'y allez pas!

— Si, si, fait l'enfant qui chante, heureuse, dans l'air frais du matin :

Elle retrouvera son papa, à la maison blanche, à la maison blanche...

Et, sautillante, elle marche derrière Jean, bavarde et cueille des fleurs.

Au carrefour d'un sentier, une escouade de soldats en reconnaissance les arrête :

— Ohé! où allez-vous comme cela, les enfants? C'est pas le moment de courir les bois!

— A V.-le C., répond Jean, chez sa marraine, ajoute-t-il en désignant Nadine.

— Vous n'êtes pas près d'y arriver! fait le sergent goguenard.

Mais il reconnaît Jean :

— Ah! c'est toi! Ton père est quelque part par là.

Le garçonnet ne se soucie nullement de pareille rencontre; inquiet, il scrute les alentours.

— Oh! tu as bien une heure de marche pour le rejoindre, continue le troupier. C'est ta petite sœur, sans doute? Elle est gentille; mais elle ne te ressemble pas : si mignonne! M'est avis que tu ferais mieux de rejoindre la grand'route : les camarades des automobiles vous chargeront. Ce n'est pas avec ses souliers du dimanche que la petite arrivera là-bas! Et puis tu feras mieux de t'en retourner : c'est pas prudent.

Nadine ne souffle mot : si on allait les renvoyer! Mais non, les hommes s'éloignent et les enfants reprennent leur marche.

Voici la chapelle Saint-Rouin et voilà la clairière avec la source si claire.

M. C.

(A suivre.)

PETITE CORRESPONDANCE

Violette de France. — Merci de votre petit envoi très bien parvenu; il nous a fait beaucoup de plaisir. Bon souvenir aux deux petites sœurs. Nous n'oublions pas les recettes de petits gâteaux.

Bouton d'or. — Il a déjà paru des cols soutachés, nous en avons même donné comme annexe

du journal et nous pouvons vous en envoyer un dessiné, avec les fournitures contre 1 fr. 50.

Margot. — C'est très bien de tricoter pour les soldats, votre envoi est très bien arrivé et nous vous en remercions pour eux. Espérons que cela portera bonheur à vous et aux vôtres.

du ciel. Pendant les premières semaines, elle passait des heures penchée au-dessus de son berceau à le regarder dormir. C'est Marcelle que François gratifia de son premier sourire.

A mesure que l'intelligence de François s'éveillait, Marcelle était de plus en plus captivée. Elle notait tous les progrès du bébé avec ravissement et les racontait avec fierté à toutes ses connaissances. Le jour où François prit son biberon tout seul pour le porter à ses lèvres, elle était dans une joie folle. Le jour où il saisit son pied dans sa menotte, elle en avertit toute la maison. Son premier éclat de rire la transporta de bonheur et elle épia maintenant la première dent qui ne tardera pas à percer. Tous les matins, avec une cuillère, elle touche les gencives du bébé pour entendre le cliquetis du métal sur la petite pointe d'ivoire à peine sortie. Mais je crois qu'elle devra encore attendre quelques jours.

Derrière François je disparaissais complètement. Au lieu de me droloter le soir, comme autrefois, Marcelle assiste au bain du bébé qui commence à s'amuser royalement dans l'eau. Je comprends que ce soit plus intéressant pour ma maman; aussi n'ai-je pas l'ombre de jalousie.

Quand François sera un peu plus grand, je reprendrai mes droits. Je redeviendrai, pour lui, un personnage intéressant. Déjà, quand il m'aperçoit, il sourit et tend ses menottes pour me saisir. Mais on me met prudemment hors de ses atteintes, car, à six mois, on n'a pas encore le respect des poupées!



Je m'appelle aujourd'hui Riquet.

UNE MÉTAMORPHOSE

Rita à son amie Jonquille.

Il m'est arrivé ces jours derniers, ma Jonquille chérie, la chose qui pouvait m'être le plus désagréable, et j'ose à peine te la dire tant j'ai peur que tu te moques de moi.



Je vais pouvoir t'épouser.

Sais-tu quelle idée baroque maman a eue à mon égard? Celle de me transformer en garçon! Hein? Que dis-tu de cela? Moi, je ne décolère pas et je ferai un de ces jours quelque mauvais coup, c'est aussi sûr que je m'appelais autrefois Rita et que je m'appelle aujourd'hui... Riquet. « Pourquoi pas Riquet à la Houpe? » diront nos charitables petites amies.

Ah! Jonquille chérie, si tu savais combien je redoute ma rentrée à Paris moi qui, les autres années, étais si impatiente de me retrouver au milieu de vous toutes. Il est fort question, heureusement, de rester au « manoir » jusqu'à la Noël; cela me donne encore quelques semaines de tranquillité, mais c'est reculer pour mieux sauter.

Je voudrais bien que tu prépares un peu nos amies à cette métamorphose, de manière que je n'aie pas à subir trop de quolibets ni de questions quand j'arriverai. Oh! je sais bien ce qui m'attend, car les garçons ne sont pas en odeur de sainteté dans notre monde. On leur prête tous les défauts et, entre nous, on n'a pas tout à fait tort. Quand je pense à mon oncle Robert, je sens mes cheveux qui se dressent sur ma tête. Quel che-napan! M'a-t-il fait assez de misères! Mais l'oncle Paul de Manette était bien gentil et elle le considérait comme un peu son papa. Quand sa maman séjournait chez sa grand-mère, ce qui arrivait plusieurs fois par an, c'est lui qui la levait, qui la couchait, l'habillait, l'amusait. Il ne la sortait pas dans la rue parce qu'il avait peur des moqueries de ses camarades, mais ce n'est pas l'envie qui lui en manquait! Seulement, il faut reconnaître qu'il y a un oncle comme celui-là sur mille... Les autres ne valent pas la corde pour les pendre, et nous savons bien, nous autres poupées, pourquoi nous n'aimons pas le sexe fort.

Toinette et Pivoine, qui détestent tant les garçons, ne voudront certainement plus continuer les relations avec moi et, cependant, mes cheveux à la Titus (car la transformation est radicale, maman a coupé mes boucles!) et mes nouveaux habits n'ont pas changé mon caractère ni mes habitudes. Quand je suis seule, je brode comme autrefois, j'écris mes mémoires, je joue avec mon ménage et je contemple mon ancien trousseau.

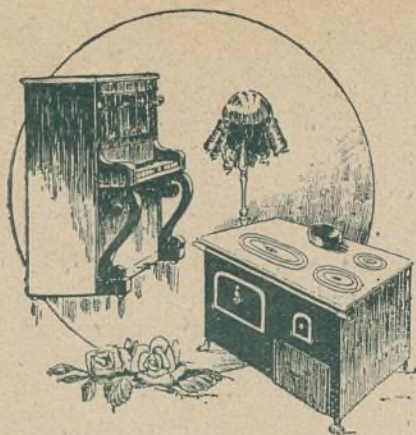
Te rappelles-tu ma parure de cygne, mon manteau de loutre (entre nous je crois que c'est du lapin), mon bonnet de velours rouge garni de Venise. Ce serait le moment de porter tout cela, et j'enrage, quand je me vois dans la glace avec mon affreux costume marin.

Si nous avions été de la même taille, je t'aurais fait cadeau de toutes mes richesses, pour punir maman de m'avoir changée de sexe sans me consulter. Elle aurait été bien attrapée en trouvant ma malle complètement vide! Mais tu as une tête de plus que moi, grosse bête de Jonquille!

Je pense que, si j'avais eu le même caractère que Yoyo, j'aurais pu me consoler de ma déchéance, en faisant de l'automobile, du cheval, des sports, etc. J'aurais été te chercher dans ma quarante souris et nous aurions fait ensemble de magnifiques randonnées. Mais, hélas! je n'ai aucun goût pour ces distractions. Je déteste m'asseoir à la place du chauffeur et je n'aime aller en auto que dans une confortable limousine, lorsque je peux me carrer dans un coin, bien emmitouflée de fourrure. Ce n'est pas précisément le genre qui convient à un garçon, hein? Enfin, il faut que je prenne mon parti d'une chose que je ne peux empêcher et que je tâche de m'accommoder de ma nouvelle existence. Quand je serai à Paris, peut-être trouverai-je des ressources qui me rendront la vie plus supportable. Et puis je te reverrai, ma



Ça fera très bien.



Jonquille chérie, et nous reprendrons les bonnes parties d'autrefois. Tu ne me feras pas grise-mine, toi, parce que je suis un garçon?

Je t'embrasse en pincettes, j'attends de tes nouvelles, et je signe, hélas!

Riquet.

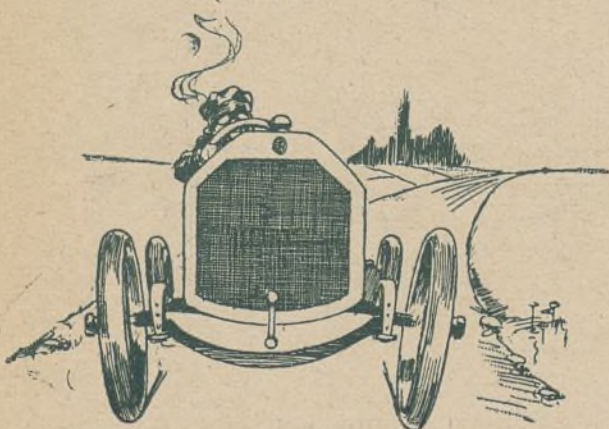
Jonquille à son ami Riquet.

Mon cher Riquet,

Pour commencer je t'avouerai que ta métamorphose me fait le plus grand plaisir et tu vas comprendre tout de suite pourquoi : je cherchais un mari et je n'en trouvais aucun à mon goût. Maintenant que te voilà changé en marin, je vais pouvoir t'épouser. J'aime tant les marins! Si j'avais été un garçon, c'est certainement le métier que j'aurais choisi. Puisque je ne suis qu'une fille, je deviendrai femme de marin, c'est la seule combinaison à ma disposition pour entrer dans la marine!

J'espère que tu ne feras aucune objection à mon projet. Tout ce que nous possédons nous le mettrons en commun : nous vivrons dans ta maison de poupée et nous ferons des voyages sur mon yacht que tu ne connais pas encore et qui m'a été donné l'année d'avant la guerre par bon papa. C'en est une chance! Il y a dessus un petit mousse qui suffira très bien à la manœuvre et nous nous amuserons follement.

Nous achèterons aussi des bébés. Il y en a de si gentils aux Trois



Bazars! Des amours de bébés japonais avec des perruques noires et des robes à grandes manches qui coûtent seulement vingt-cinq centimes. C'est bien plus amusant que les autres, les bébés japonais, et puis c'est une véritable occasion et je crois que nous ferons bien d'en profiter, car nous n'en retrouverons peut-être plus jamais d'aussi bon marché. Nous pourrions en acquérir six à la fois, ils sont si petits qu'ils pourraient coucher tous dans mon grand lit. Nous aurons trois garçons avec des robes bleues, et trois filles avec des robes roses. Comme ça nous les reconnaitrons plus facilement. Seulement, nous ne ferons pas comme les parents du petit Poucet, nous les garderons toujours avec nous, et nous tâcherons de ne pas en perdre.

Tu dis que Toinette et Pivoine te dédaigneront? Elles t'envieront au contraire. J'ai hâte que tu sois de retour, pour que nous puissions célébrer la noce. Il faudra acheter du champagne et des crottes de chocolat. C'est le moins qu'on puisse faire en temps de guerre.

La seule chose qui me chiffonne un peu, c'est que tu es sensiblement plus petit que moi. Le contraire eût été préférable, mais on ne peut pas tout avoir, comme dit toujours bon papa, et la grandeur, cela n'a pas une énorme importance. Le principal c'est de ne pas se disputer.

Sais-tu ce qu'on m'a raconté il n'y a pas bien longtemps? Mimi s'est querellé avec son mari. Lui, voulait partir à la guerre, elle ne voulait pas. Il lui a dit : « Si tu ne veux pas me laisser faire à ma tête je vais casser tout ton ménage ». Elle lui a répondu : « Casse-le pour voir! » Alors, il a tout cassé, même le fourneau sur lequel il a tapé pendant une demi-heure avec un marteau. Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai ri quand cette mauvaise pièce de Chipette m'a raconté cela.

Mais, ce ne sera pas comme ça chez nous dis Riquet?

J'attends ta réponse pour me commander des cartes de visite. C'est indispensable dans un ménage et il faut s'y prendre d'avance car tous les graveurs sont mobilisés.

Madame Jonquille Riquet.

Ça fera très bien, tu ne trouves pas?

Au revoir, Riquet, je t'aime bien mieux que quand tu étais Rita. Je t'embrasse et t'attends avec impatience.

Ta future femme,

JONQUILLE.

P.-S. Dès que j'aurai ta réponse je ferai paraître l'annonce de nos fiançailles dans l'Indépendant.

PETITES NOUVELLES

M^{lle} Pâquerette organise, au profit des poupées belges, une *Journée des Poupées*, dont la date sera fixée ultérieurement. Toutes les poupées qui désirent participer à cette manifestation charitable, sont priées de se rendre au Journal où des quêteuses seront prêtes à recueillir leur offrande. On acceptera avec reconnaissance les centimes, et même les boutons qui pourront servir pour les trousseaux des réfugiées. On cite déjà parmi les quêteuses Mimi, Lolotte, Frangipane, Tatiana, Merisette et Perce-Neige qui ont promis leur gracieux concours.

On annonce que le mariage de Fauvette et de Pierrot est remis à plus tard, le fiancé venant de partir sur le front comme aviateur sur un



appareil nouveau modèle de son invention. Nous adressons à Fauvette tous nos souhaits d'heureux retour pour son mari et à Pierrot nos félicitations pour sa belle conduite. Puissent tous les pantins, poupards, polichinelles, etc., agir comme lui et contribuer à nous débarrasser des Boches!

On demande des poupons de caoutchouc pour passer l'hiver dans les tranchées, ces derniers souffrant moins de l'humidité que leurs camarades en carton qui reviennent absolument hors d'usage et perclus de rhumatismes.

On demande une poupée ayant une bonne écriture pour remplir les fonctions de secrétaire auprès d'une poupée aveugle.

Le Gérant : L. VERPILLOT.

PARIS. — LOUIS DE SOYE, IMPRIMEUR.